



HAL
open science

La correspondance de D'Alembert : un réseau européen ?

Irène Passeron

► **To cite this version:**

Irène Passeron. La correspondance de D'Alembert : un réseau européen ?. *Bollettino di Storia delle Scienze Matematiche*, 2008, Vol. XXVIII × 2008 (Fasc. 2), pp.CLUEB, Bologne. hal-00361472

HAL Id: hal-00361472

<https://hal.science/hal-00361472v1>

Submitted on 15 Feb 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA CORRESPONDANCE DE D'ALEMBERT. UN RÉSEAU EUROPÉEN?

IRÈNE PASSERON*

ABSTRACT: D'Alembert spent all his life in Paris, which he left only for four short stays, visiting both Frederick of Prussia and Voltaire two times, and for some holidays in the surrounding countryside. Quantitative study of d'Alembert's correspondence outside France shows the intensity of his european exchanges. They are made up half of letters with Frederick of Prussia, Voltaire and Lagrange, half of exchanges with correspondents who set up a diversified network – partly pieced together, but incom-

plete. Here can be found scientific correspondences (Euler, Cramer, Frisi), correspondences linked to academic activities (Formey, various secretaries of european academies), and from 1772 on, correspondences linked to his work as permanent secretary of the French Academy. Here can also be found correspondences linked to Mlle de Lespinasse's and d'Alembert's circle, where travellers and ambassadors (Hume, Galiani, Caracciolo, Dutens, etc.) enthusiastically debated during their stay in Paris.

1. UNE REPRESENTATION DES RELATIONS DE D'ALEMBERT HORS DE FRANCE¹

LA correspondance est souvent présentée comme le corpus idéal d'étude de des relations de médiation, de légitimation et d'information qui lient les savants du dix-huitième siècle entre eux, et permet de comprendre les interactions entre les Académies, les Universités, les pouvoirs politiques ou religieux, l'encyclopédisme et la montée en puissance des périodiques, variables selon les régions et les savoirs. Comment donner une représentation quantitative de ces données?

Si l'on fait figurer sur une carte de l'Europe des Lumières les échanges épistolaires de d'Alembert hors de France par une flèche dont l'épaisseur est représentative du volume des échanges, on est frappé de l'importance pris par les échanges avec Berlin et Genève, puis, loin derrière, par les échanges avec les états italiens et la Russie. Puis apparaissent quelques

* SYRTE UMR 8630, CNRS-Observatoire de Paris. E-mail. irene.passeron@wanadoo.fr

¹ Les diagrammes ont été réalisés avec l'aide de François Prin, que je remercie pour sa grande patience sur ce corpus sans cesse mouvant en taille et en datation.

échanges ponctuels avec l'Angleterre et l'Écosse, les pays du nord (Suède, Danemark, Norvège) et l'Espagne.

Notons d'entrée que dans le cas de d'Alembert, «hors de France» signifie «en Europe», puisque la seule exception connue est une lettre reçue par d'Alembert de «Quàng Tcheou Fou», signée Costar.¹ La comparaison avec une lettre écrite à La Condamine² par un secrétaire de la compagnie des Indes, montre que c'est bien ce Louis Costar qui écrit à d'Alembert, non pour lui donner, comme à La Condamine, des nouvelles de la livraison d'une caisse de vin, mais pour lui demander de l'éclairer en algèbre au delà de ce contient l'*Encyclopédie*, «flambeau de l'univers». De Chine, il n'est nullement question. Malgré les liens épistolaires forts entre certains jésuites et l'Observatoire ou des membres de l'Académie des sciences de Paris, on ne s'étonnera pas de ne trouver presque aucune trace d'échange d'information scientifique de jésuites avec l'auteur de la *Destruction des jésuites*: Frisi est barnabite, Jacquier est minime, et si d'Alembert a polémique avec Boscovich par publication interposée,³ puis l'a croisé lors du séjour du jésuite à Paris en 1760,⁴ nous n'avons pas de trace avérée de correspondance.⁵ Seule exception parmi les lettres connues, une petite querelle de priorité avec Vincenzo Riccati.

Cette carte d'Europe, donc, est immédiatement parlante (Berlin, Genève, Pétersbourg, Milan, Turin, Rome, Naples), mais dans quelle mesure se méfier de ce qui y est dit, quand bien même la carte serait légendée?

¹ Paris, Bibliothèque de l'Institut, Ms 2466, ff. 58-59. Cette lettre inédite datée du 25 juillet 1769, sera publiée dans D'ALEMBERT, *Correspondance générale 1741-1756*, *Œuvres complètes*, série V, vol. 6, CNRS Editions. Toutes les lettres mentionnées ici sont décrites et résumées dans D'ALEMBERT, *Inventaire analytique de la correspondance générale*, *Œuvres complètes*, série V, vol. 1, sous la direction d'Irène Passeron avec la collaboration d'Anne-Marie Chouillet et de Jean-Daniel Candaux, CNRS Editions, à paraître 2008/2009. La base de données de toutes les lettres connues sera interrogeable en ligne courant 2009 sur le site <http://dalembert.univ-lyon1.fr>, site contenant de nombreuses informations sur d'Alembert et son temps, issues des travaux du Groupe d'Alembert (CNRS-GDR 2838).

² Archives de l'Académie des sciences, fonds 'La Condamine', 50 J, lettre datée du 26 septembre 1752.

³ Polémique d'abord aimable, dans l'article *Figure de la Terre* (1756), à propos des mesures géodésiques effectuées par Boscovich et Maire (*De litteraria expeditione...*, 1755, puis plus acerbe quinze ans plus tard.

⁴ Voir sur le site d'Olivier Courcelle sur Clairaut: <http://www.clairaut.com>, la lettre du 11 février 1760 de Boscovich à son frère, dans RAFFAELE CORVAGLIA, *La corrispondenza di R. G. Boscovich con tre scienziati francesi et l'analisi del suo metodo di lavoro attraverso alcuni scritti matematici*, Tesi di laurea magistrale, Università degli studi di Torino, 2007, p. 28.

⁵ Une lettre a été publiée par Gino Arrighi en 1930 dans le «Bollettino Storico Lucchese», comme étant à Boscovich (nous n'avons pas retrouvé le manuscrit qui lui a servi de source), mais il s'agit de la copie conforme d'une lettre à Frisi du 21 juin 1765 dont nous ne pensons pas que d'Alembert l'aurait copiée mot pour mot pour l'envoyer à Boscovich.

Une lettre part d'un point pour arriver à un autre, par la poste ou par porteur. d'Alembert ayant passé presque toute sa vie à Paris (nous reviendrons sur les exceptions), il est légitime de représenter son réseau de correspondances à partir de Paris. Ses destinataires ont parfois changé de ville de résidence, voire de nationalité. Ici aussi, il est légitime pour ce corpus de considérer que le point d'aboutissement est pertinent pour décrire l'échange: d'Alembert n'écrit à Euler que pendant son séjour à Berlin, et il écrit à Lagrange à Turin dans un tout autre contexte qu'après 1766 lorsque Lagrange est devenu directeur de la classe de mathématiques de l'Académie de Berlin, sur la recommandation de d'Alembert auprès de Frédéric II. La conversation épistolaire avec Dutens, tourangeau d'origine, chargé d'affaires anglais à Turin, de retour à Londres en 1766, permet, parmi d'autres usages, d'avoir des nouvelles londoniennes. C'est donc bien la ville de destination qui importe pour mesurer les échanges hors frontières d'un auteur des Lumières, et non la nationalité du destinataire. Toutes les correspondances se font en français, à quelques cas isolés près.

D'Alembert a écrit ou reçu au moins 4000 lettres, nombre estimé à partir des 2248 lettres (au sens large) parvenues jusqu'à nous. Il manque des pans entiers de la correspondance avec des proches de d'Alembert, tels Mlle de Lespinasse, Diderot ou Condorcet, mais aussi avec des interlocuteurs plus lointains, De Catt, Maupertuis, Frisi, Dutens, Formey (les lettres de Formey, Frisi et Dutens manquent, par exemple).

Il faut d'entrée noter un déficit de correspondance passive, déséquilibre qui ne se répercute pas complètement sur les chiffres globaux, puisque nous connaissons 1275 lettres (au sens large toujours) de d'Alembert contre 973 à d'Alembert. En effet, les trois échanges principaux, avec Voltaire, Frédéric II et Lagrange ne sont pas affectés par ces disparitions complètes que l'on peut attribuer, soit à ce que d'Alembert n'ait pas voulu conserver les lettres de ses autres correspondants, soit au fait qu'elles se soient perdues ultérieurement. Le prestige des correspondances avec Voltaire, Frédéric II et Lagrange a sans doute privilégié leur conservation, et partant, leurs poids numérique dans cette première analyse.

Autre question, gommée par la représentation spatiale: comment l'image des échanges cumulés s'accommode-t-elle des variations chronologiques? la correspondance avec Voltaire tient pour l'essentiel entre 1756 et 1777, celle avec Frédéric II entre 1763 et 1783, celle avec Lagrange entre 1764 et 1781. C'est dans le détail des échanges isolés et non chez les correspondants privilégiés que nous pourrons lire l'intensification de ses relations européennes passant par le cercle intellectuel qu'est le salon que tiennent d'Alembert et Mlle de Lespinasse à partir de 1765 et les effets de la nomination de d'Alembert comme secrétaire perpétuel de l'Académie française en 1772.

Il sera alors possible d'obtenir une cartographie des échanges scientifiques et de mieux comprendre comment échanges scientifiques, institutionnels et sociaux s'agencent dans l'espace européen des Lumières.

Il n'est donc pas possible, on le voit par la variété des questions soulevées, de donner des interprétations pertinentes de cette carte sans entrer dans le détail des correspondances échangées et dans leurs modalités de conservation.

*Qu'est-ce qu'une lettre?*¹

Commençons par préciser le corpus de travail. Il ne sera essentiellement question ici que de lettres 'privées' ou 'épistolaires' vaudrait-il mieux dire. Ce 'privé' élimine les épîtres dédicatoires, destinées à être lues avec l'ouvrage qu'elles ouvrent et le plus souvent même à n'être lues qu'avec cet ouvrage, le dédicataire n'en étant pas toujours informé. Le terme 'privé' élimine également les lettres aux auteurs de périodiques et les mémoires écrits sous forme de 'lettre à', destinés à la publication. Dans l'inventaire de la correspondance de d'Alembert,² nous avons distingué entre lettres proprement épistolaires et lettres non épistolaires, ces dernières étant regroupées dans un appendice qui indique dans quelle partie des *Œuvres complètes* ces textes seront publiés. L'intentionnalité de l'auteur étant parfois une question d'appréciation, un certain flou peut subsister sur la nature de la lettre publiée, réelle ou ostensible. Cette dizaine de cas flous n'affecte pas notre étude.

A partir de là, dans tout ce qui suit, il ne sera question que des 2146 lettres 'épistolaires' (1219 lettres *de* d'Alembert, 927 lettres *à* d'Alembert) qui nous sont parvenues. 'Privé' semble un terme plus explicite qu' 'épistolaire' mais il ne décrit pas exactement la nature de cette correspondance, pour une partie liée aux fonctions académiques de d'Alembert. 'Épistolaire', terme qui fait plus explicitement référence à la lettre destinée, dans un premier temps au moins, à un correspondant privé, fut-ce sur un mode institutionnel, et non à une publication explicite, nous semble plus adapté à la correspondance de d'Alembert.

¹ Cette question qui se pose à tout éditeur de correspondance ne peut être résolue qu'au cas par cas, d'une part parce qu'au siècle des Lumières la publication croissante de périodiques redéfinit le statut de la lettre, d'autre part parce que le rôle des académies modifie l'ampleur et le contenu des correspondances scientifiques. Voir IRÈNE PASSERON, *Qu'est-ce qu'une lettre?: Lettres ostensibles, ouvertes ou privées dans la correspondance de d'Alembert*, «Littérales», 37, Presses de l'université de Paris X-Nanterre, octobre 2006, pp. 59-86.

² D'ALEMBERT, *Inventaire analytique de la correspondance générale, Œuvres complètes*, série V, vol. 1, sous la direction d'Irène Passeron avec la collaboration d'Anne-Marie Chouillet et de Jean-Daniel Candaux, CNRS Editions, à paraître 2008.

Parmi ces lettres 'privées' ou 'épistolaires', il nous faut donc compter combien de lettres échangées par d'Alembert, parmi celles qui nous sont parvenues, traversent les frontières françaises et vers où.

2. LES 'POIDS LOURDS' DE LA CORRESPONDANCE

D'Alembert a 427 correspondants identifiés dont 103 hors de France, à peine moins du quart. Mais ces 24% là produisent à eux seuls 1411 lettres, soit 66% de la correspondance totale, si l'on compte Voltaire comme hors de France, ce qui est bien sûr discutable. La position de Voltaire qui partit de Montriond, près de Lausanne où il passait l'hiver, et des Délices, près de Genève (qu'il gardera jusqu'en 1764),¹ pour s'installer à Ferney en 1760² afin d'être plus libre, par rapport à Genève comme par rapport à la France, est si singulière que le plus juste est sans doute de le compter séparément. Sans Voltaire (527 lettres échangées), nous avons donc 102 correspondants hors de France, pour 884 lettres, soit 55% de la correspondance totale non voltairienne, ce qui donne sans conteste une dimension européenne aux échanges épistolaires de d'Alembert.

La première raison en est qu'on y trouve Frédéric II (280 lettres), Lagrange (172 lettres), c'est-à-dire deux des trois échanges les plus importants de d'Alembert (45% à eux trois). Les motifs et les thèmes de ces correspondances, politiques, philosophiques et scientifiques ont été étudiés par ailleurs. C'est plutôt en tant que nœuds de différents réseaux de relations que cette correspondance ouvre encore bien des portes. Nombre de «petits correspondants» irriguent ces grands échanges de leur présence, voyageant entre expéditeur et destinataire, transportant informations et livres nouveaux, et profitant des recommandations des uns et des autres.

Une première caractéristique des correspondances de d'Alembert apparaît déjà dans cette première moitié (en nombre de lettres conservées) : l'échange épistolaire se développe dès qu'une rencontre a lieu effectivement.

Le premier bond se situe après le premier voyage de d'Alembert à Lyon et Genève (Voltaire est alors aux Délices, en territoire genevois) du 20 juillet au 15 septembre 1756, voyage à l'origine du sulfureux article *Genève* de l'Encyclopédie. La second bond de la courbe a lieu au moment du «voyage d'Italie manqué» avec Condorcet, petit tour déroulé entre le 16 septembre et le 21 novembre et qui n'ira pas plus loin que Ferney.³

¹ Il écrit encore en mai 1764 à d'Alembert des Délices.

² La première lettre écrite par Voltaire à d'Alembert de Ferney date du 13 août 1760.

³ Pour la description des préparatifs de ce voyage, censé soigner la dépression de d'Alembert, voir ANNE-MARIE CHOUILLET et PIERRE CRÉPEL, *Un voyage d'Italie manqué ou trois encyclopédistes réunis*, «Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie», 17, octobre 1994, pp. 9-49.

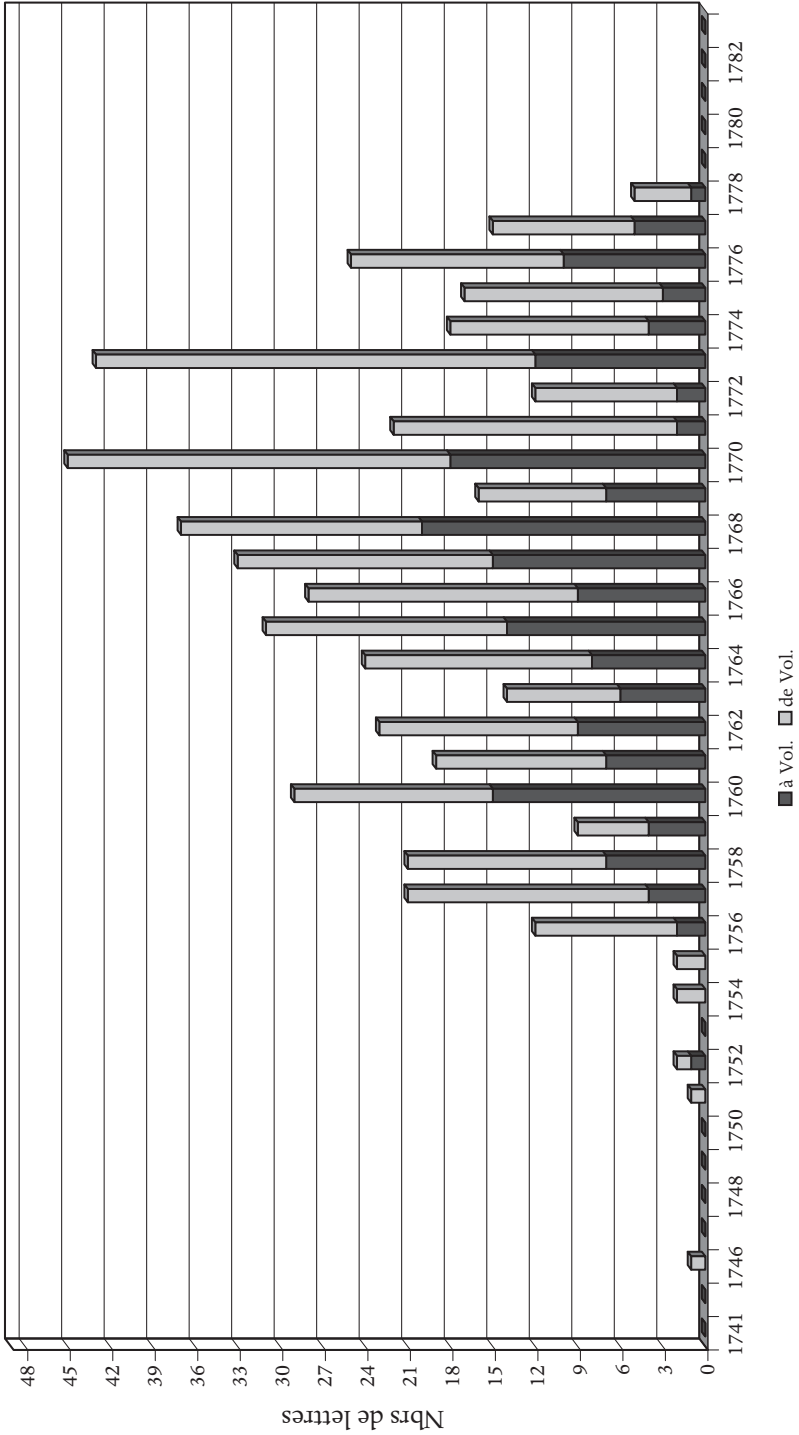


FIG. 1. 527 lettres 'épistolaires' entre d'Alembert et Voltaire. Diagramme.

D'Alembert s'est rarement absenté de Paris, et surtout pour peu de temps. Sa présence assidue à l'Académie des sciences puis à l'Académie française aux trois séances quotidiennes permet une telle affirmation. Il part «à la campagne»¹ pendant les vacances de l'Académie des sciences, de la deuxième semaine de septembre à la mi-novembre jusqu'en 1754, date de son entrée à l'Académie française qui laisse moins de loisirs. Si d'Alembert et Voltaire se sont donc peu vus, ils se sont souvent rencontrés par procuration, l'«aubergiste de l'Europe» accueillant volontiers les voyageurs recommandés par d'Alembert. Nombre de relations françaises de d'Alembert font le voyage de Ferney, comme le comte et la jeune comtesse de Rochefort,² «madame dix-huit ans», dont la maladie est l'objet de nombreux bulletins d'un médecin envoyés probablement de Ferney et conservés par d'Alembert. La correspondance est alors souvent la trace ténue de conversations denses et de nouvelles que les voyageurs font circuler. La cartographie de ces échanges nombreux serait à tracer à partir de ce que révèle le contenu des correspondances et qu'une simple localisation de la provenance et de la destination des lettres ne suffit pas à informer. On trouve ainsi dans l'*Album amicorum* du savant voyageur suédois Jacob Jonas Björnstahl³ une citation de Cicéron écrite par d'Alembert le 21 août 1770, trois semaines avant son propre départ pour Ferney. Voltaire inscrit sa propre mention sur cet *Album* le 3 octobre, comme par un clin d'oeil de connivence.

D'Alembert voit Frédéric II pour la première fois en se rendant à Wesel en juin-juillet 1755, mais nous n'avons aucune lettre de ce voyage. La seconde venue en Prusse et le dernier⁴ voyage connu de d'Alembert l'amène à Potsdam en 1763 aux pieds du monarque prussien, à peine la guerre de sept ans achevée. C'est à partir de ces quelques mois communs que va se nouer l'amitié épistolaire avec Frédéric II, sans que d'Alembert n'ait jamais voulu réitérer, ni le voyage, ni la rencontre. On sait que

¹ Ainsi, en 1749, 1751 et 1753, sa correspondance atteste de sa présence au Blanc Mesnil (près du Raincy), où la famille Lamoignon possède un château.

² Les Rochefort d'Ally, petite noblesse peu connue: Rochefort d'Ally Jacques, chevalier de, dit comte de (1738-?) Rochefort d'Ally Jeanne-Louise Pavée de Provençères, comtesse de (1749-fin 1778 ou début 1779), épouse le comte le 3 mai 1767, surnommée par Voltaire Mme Dix-huit-ans, puis Mme Dix-neuf ans, fort galamment quelques années plus tard.

³ Saint-Petersbourg RNB, F 993, coll. Suchtelen

⁴ Le seul voyage 'scientifique' que nous connaissons de d'Alembert a lieu du 19 au 28 septembre 1757, où il se rend en Normandie pour observer les grandes marées d'équinoxe. Ce voyage n'est connu que par la mention qu'il en fait dans des lettres à Durival et à Morellet du 1^{er} octobre 1757, et il n'y en a pas de compte rendu dans les procès-verbaux de l'Académie royale des sciences. Nous ne le comptons pas ici, pas plus qu'un éventuel déplacement pour effectuer des mesures de triangulation à Troyes, auquel fait allusion Ludot dans sa lettre de 1746, mais dont nous n'avons nulle confirmation.

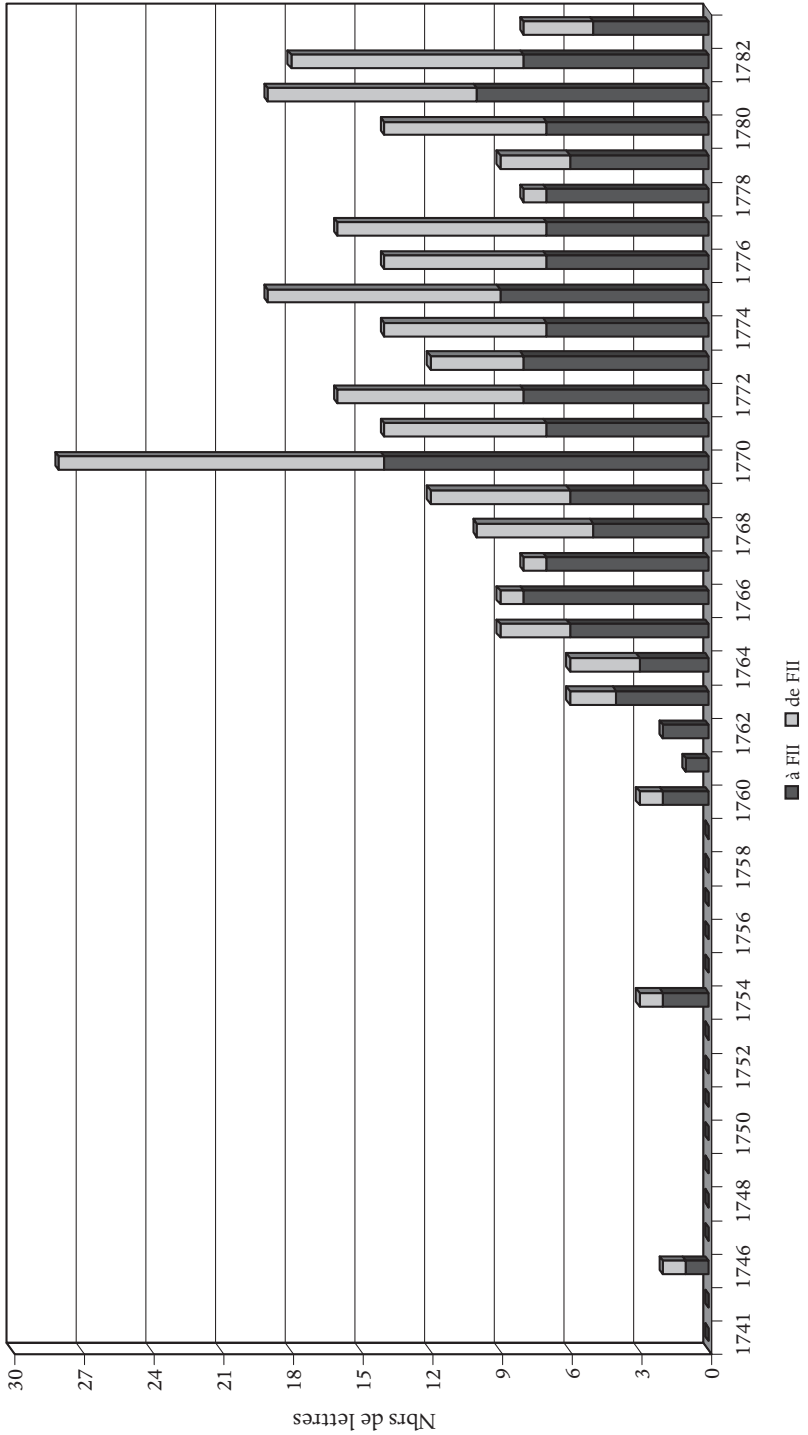


FIG. 2. 280 lettres 'épistolaires' entre d'Alembert et Frédéric II. Diagramme.

d'Alembert a poliment mais fermement et constamment décliné l'offre de Frédéric II de venir à Berlin prendre la direction de l'Académie. Il a en revanche parrainé de nombreux scientifiques auprès du monarque.

Par ailleurs, la correspondance privilégiée de d'Alembert avec Voltaire et Frédéric II, dont chacun fait publicité, contribue à établir son statut de savant-philosophe, à la croisée des compétences et des reconnaissances, à la croisée des recommandations, également.

C'est bien ce qui va se jouer entre d'Alembert et Lagrange, unis par leur pratique mathématique, mais également par l'initiative que prend d'Alembert de «placer» Lagrange comme directeur de la classe mathématique de l'Académie de Frédéric II, lorsque Euler part pour Pétersbourg en 1765.

Lagrange quitte Turin fin août 1766 pour Berlin (où il arrive fin octobre), passant trois semaines à Paris, prévoyant peut être qu'il ne pourra plus guère voyager ultérieurement. Il est clair que ces rencontres et ces échanges parisiens lancent la correspondance qui s'étiolera lorsque d'Alembert renoncera à débattre scientifiquement par lettre à la fin des années 1770, se concentrant sur les textes publiés dans ses *Opuscles*.¹

3. LES AUTRES CORRESPONDANCES IMPORTANTES

La seconde raison qui donne un tel poids aux correspondants hors de France est qu'hormis les trois 'poids lourds', les six 'poids moyens' (plus de 24 lettres) de la correspondance générale sont aussi situés hors des frontières: Euler (40 lettres connues), Formey (33 lettres), Frisi (33 lettres), Catherine II (25 lettres), le mathématicien genevois Gabriel Cramer (24 lettres), Hume (24 lettres). Il est remarquable que parmi ces six correspondances, dont nous n'avons souvent que la partie 'active' (les lettres de d'Alembert conservées par ses correspondants), trois (Euler, Frisi, Cramer) soient scientifiques, au moins en partie.

En effet, peu d'échanges parmi ceux de plus de 5 lettres conservées contiennent des sciences; sur les 22 correspondances en France dont nous avons entre 5 et 23 lettres, seule celle avec Clairaut, Vicq d'Azyr, Roussier et Nau (ces deux derniers sur la musique) renvoie aux sciences.

Sur les 11 correspondances traversant les frontières dont nous avons entre 5 et 23 lettres, la proportion est plus importante puisque l'on trouve dans ce groupe les échanges avec Castillon (Berlin), Lambert (Berlin), Lesage (Genève) et Melanderhjelm (Upsala).

¹ Pour les nombreux liens entre les lettres de Lagrange et les *Opuscles*, voir l'édition critique annotée des *Opuscles* dans les *Œuvres complètes de d'Alembert* (série III, sous la direction de P. Crépel).

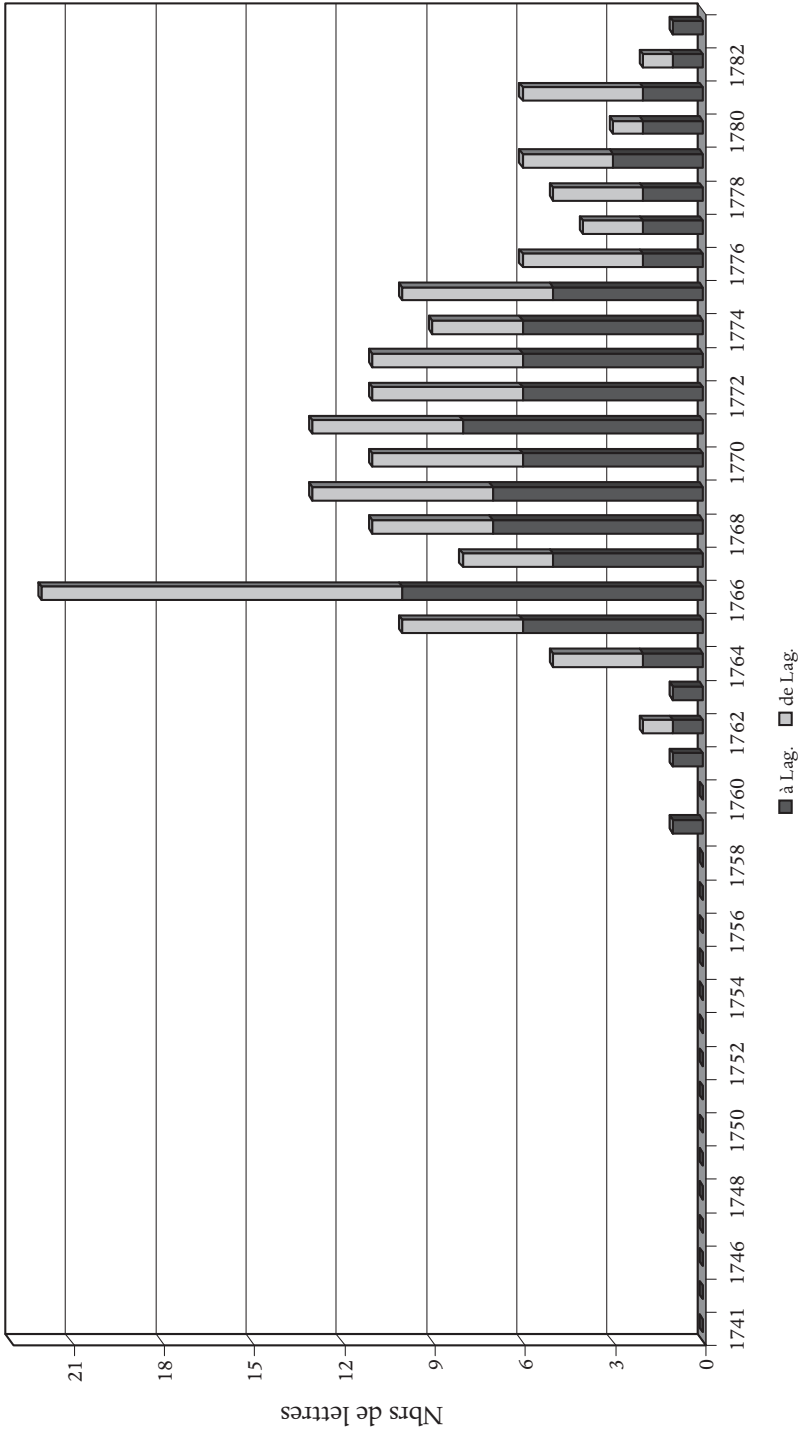


Fig. 3. 172 lettres 'épistolaires' entre d'Alembert et Lagrange. Diagramme.

D'Alembert n'a rencontré Euler que lors de son passage à Berlin en 1763, après leur brouille et l'interruption de leur correspondance en 1751. Cette rencontre a néanmoins permis de reprendre une relation distante. Mais Euler n'avait guère besoin de rencontrer ses correspondants pour entretenir avec eux un intense échange d'informations. Une comparaison rapide avec la cartographie du réseau épistolaire d'Euler¹ montre que l'un comme l'autre ont des interlocuteurs bien au-delà du simple registre scientifique, se développant soit du côté de l'édition, soit du côté institutionnel. Siegfried Bodenmann a bien montré dans son travail sur Euler l'importance de sa relation avec Wettstein, par exemple.² Si les correspondants scientifiques d'Euler sont en partie communs avec ceux de d'Alembert (les Bernoulli, Clairaut, Condorcet, Lagrange, Maupertuis, Cramer, Frisi), les parties non-scientifiques, et plus précisément non-mathématiques de leurs réseaux sont totalement disjointes.

Sa relation avec Formey s'établit à travers deux prismes, celui de l'*Encyclopédie* pour laquelle d'Alembert, co-directeur, utilise l'apport de Formey légué par De Gua, celui de l'Académie de Berlin dont Formey est secrétaire, dont une des fonctions est de gérer la publication des mémoires que d'Alembert propose.

La correspondance de d'Alembert avec Euler ou Formey s'intègre dans les rapports de d'Alembert avec l'Académie de Berlin et il est significatif qu'après 1763 nous n'ayons plus de lettre de d'Alembert à Formey: d'Alembert a pu nouer d'autres liens à Berlin grâce à son court séjour (Keith, Béguelin, Borelly, Castillon) et peut ensuite compter sur l'amitié fidèle de Lagrange à partir de la fin 1766. Les 33 lettres échangées (et conservées) avec Formey font piètre figure au regard des 17 000 lettres³ de la correspondance générale du secrétaire perpétuel de l'Académie de Berlin pendant 60 ans. Si elles sont significatives du rôle d'arbitre joué par le secrétaire et donnent un écho de la destinée des papiers Formey dans l'*Encyclopédie*, ces lettres ne croisent guère le vaste réseau des Français réfugiés à Berlin ni celui de la *Bibliothèque germanique* et des revues dans laquelle Formey est très impliqué et influent, encore moins ses préoccupations philosophico-théologiques et le réseau de ses correspondants

¹ SIEGFRIED BODENMANN, *La République des sciences vue à travers le commerce épistolaire de Leonhard Euler*, «Dix-huitième siècle. La République des sciences», 2008, pp. 129-151. La correspondance d'Euler est d'une taille comparable à celle de d'Alembert.

² voir S. BODENMANN, *Les creusets du savoir. Euler et le développement des sciences au siècle des Lumières*, *Leonard Euler, incomparable géomètre*, Philippe Henry (éd.), Chêne-Bourg, éditions Médecine et Hygiène, 2007.

³ *La Correspondance de Jean Henri Samuel Formey (1711-1797): inventaire alphabétique*. Établi sous la direction de Jens Häselser, avec la *Bibliographie des écrits de Jean Henri Samuel Formey*, établie par Rolf Geissler. Paris, Honoré Champion, 2003, 473 pp.

médecins-physiciens. En particulier, Formey ne partage certainement pas l'analyse que fait d'Alembert de la place de la géométrie dans l'arbre des connaissances gouvernées par la raison, lui qui écrit: «Mais quand un certain faste Géométrique se met de la partie, et que parce qu'on prime dans cette Science on croit avoir enchaîné toutes les autres à son char, il est aisé de faire sentir à ceux qui forment de pareilles prétentions, qu'il y a beaucoup à en rabattre»¹ affirmation à laquelle semble répondre la conclusion de d'Alembert dans l'article *Géomètre*:

Bientôt l'étude de la Géométrie conduira à celle de la mécanique; celle-ci mena comme d'elle-même & sans obstacle, à l'étude de la saine Physique; & enfin la saine Physique à la vraie Philosophie, qui par la lumière générale & prompte qu'elle répandra, sera bientôt plus puissante que tous les efforts de la superstition; car ces efforts, quelque grands qu'ils soient, deviennent inutiles dès qu'une fois la nation est éclairée.²

4. D'ALEMBERT GEOMETRE ET D'ALEMBERT HOMME DE LETTRES

Pour mieux comprendre les liens entre l'activité épistolaire européenne de d'Alembert, ses activités et ses productions scientifiques, il nous faut passer par la répartition chronologique de sa correspondance générale, marquée par un certain nombre de points de repères décisifs. Si leur importance est parfois estompée par les biais que nous avons signalés, le principal étant la perte d'une partie de la correspondance passive,³ nous les retrouvons suivant toutes les formes d'analyses opérées, par correspondant, sur la correspondance active, sur la correspondance passive ou d'après le contenu.

La correspondance connue de d'Alembert commence tard dans sa vie, et même dans sa carrière. Il entre à l'académie royale des sciences en 1741, et seule la minute de la lettre de Maurepas insérée dans les registres de la Maison du roi nous est parvenue. Son *Traité de dynamique* sort en 1743, son *Traité de l'équilibre et du mouvement des fluides* en 1744: aucune trace épistolaire, si ce n'est une 'lettre non épistolaire', l'épître dédicatoire à Maurepas, marquant le lien institutionnel. Les premières lettres privées et non institutionnelles datent de 1746, il a vingt-neuf ans... Il est certain qu'il nous manque ici tout un ensemble, au moins de billets parisiens. Des négociations préalables à l'engagement de Diderot et d'Alembert

¹ «Nouvelle Bibliothèque Germanique», 7/1, 1750, pp. 190-191, cité par JENS HÄSELER dans *Entre République des lettres et république des sciences: les correspondances 'scientifiques' de Formey*, in «Dix-huitième siècle. La République des sciences», 2008, pp. 93-103.

² *Encyclopédie*, t. VII, 1757, p. 629.

³ A titre de comparaison, pour 1000 lettres d'Euler sur 2861 lettres échangées et conservées, nous avons 1219 lettres de d'Alembert sur 2146 lettres épistolaires échangées et conservées.

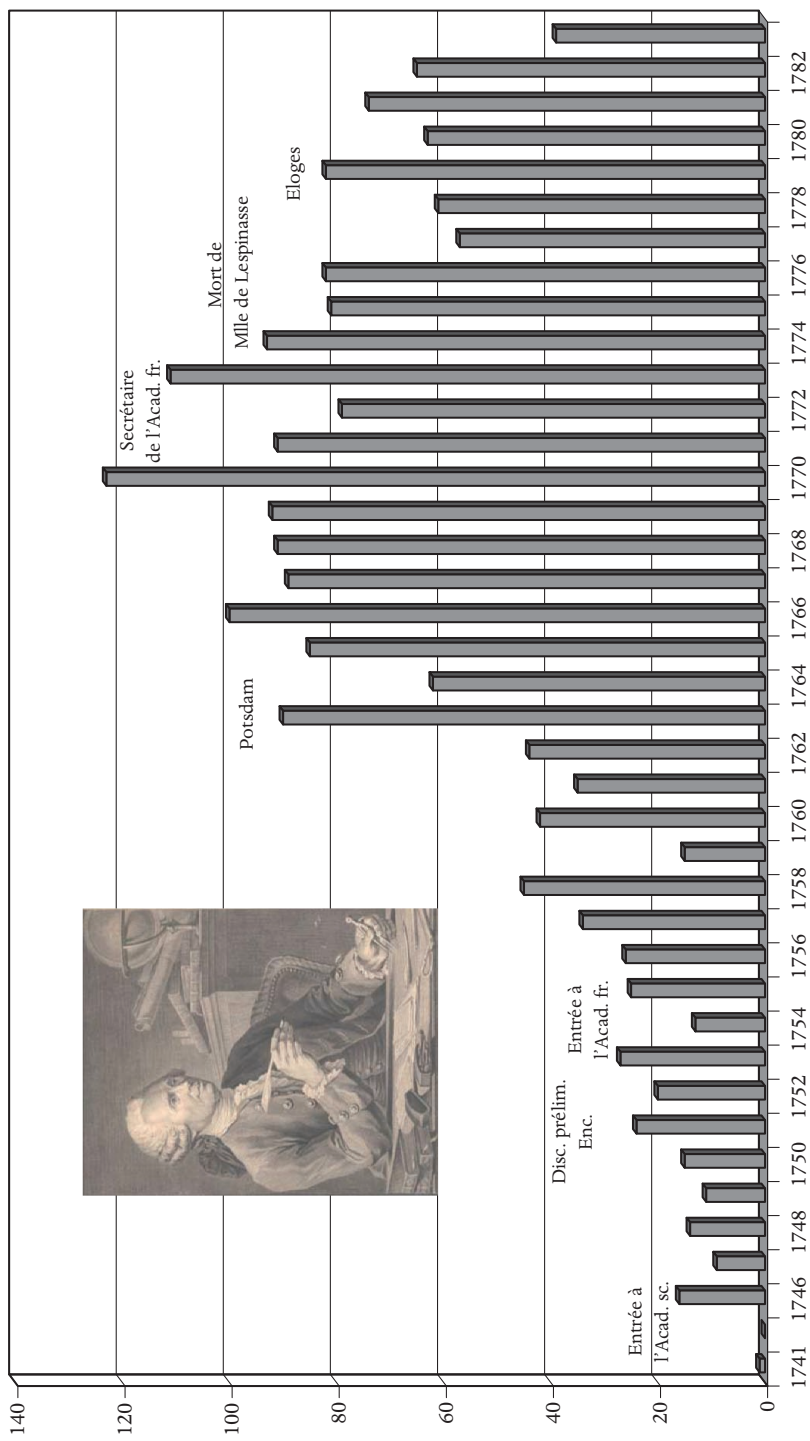


FIG. 4. Correspondance active et passive de d'Alembert (1717-1783). Diagramme chronologique.

comme éditeurs en chef de l'*Encyclopédie* pas de trace, si ce n'est le travail de traduction de d'Alembert en 1746, de relations avec ses confrères de l'Académie des sciences, aucune trace, de sa vie parisienne dont les échos subsistent dans d'autres sources, rien avant 1746, sauf peut-être une lettre à une mystérieuse Mademoiselle L'Emeri ou Lémery, très probablement la fille du médecin et académicien Louis Lémery, dont on apprend tout à la fois que d'Alembert lui faisait des galanteries, qu'elle tenait salon avec sa mère au Pavillon des Quatre Nations, qu'elle connaissait la grande amie de d'Alembert, la marquise de Créqui, et Madame Geoffrin. De ses amitiés collégiennes, aucune trace épistolaire sauf la belle lettre de Ludot¹ qui nous apprend que d'Alembert logeait en 1739 dans la même pension que Grosley.

Et, bien entendu pourrait-on dire pour un bâtard, de correspondance familiale point. L'absence officielle de famille, et donc de souvenirs, est sans doute l'explication la plus immédiate à ce vide des origines. Sa famille de son père Louis Destouches, l'a très certainement aidé au-delà des 1200 livres de pension paternelles, puisque d'Alembert a pu faire ses études au collège des Quatre Nations, réservé à la noblesse. Mais le logement exigü, le «galetas» que d'Alembert conserva jusqu'en 1765 chez sa nourrice, Mme Rousseau, femme de vitrier et peut-être illettrée, n'était sûrement pas propice à la conservation d'archives personnelles. *Nec pater, nec res*, ni mémoire pourrait-on ajouter.

Tout commence donc, pour l'étranger comme pour la postérité, par ses *Réflexions sur la cause générale des vents*, qui remportent le prix de l'académie de Berlin et sont dédiées au roi de Prusse. Les quinze lettres connues de cette année là se rapportent, peu ou prou, à ce début de notoriété et à ses échanges scientifiques et mondains avec Berlin (le marquis d'Adhémar, Frédéric II, Euler, Formey, Guérout d'Herten).

Après la première période dominée par les échanges scientifiques avec Euler et Cramer (jusqu'en 1751), le *Discours préliminaire* de l'*Encyclopédie* (1751), repris dans la première édition de ses *Mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie* à côté de l'*Essai sur les gens de lettres* (1753), et l'entrée à l'Académie française (décembre 1754) correspondent à des échanges plus littéraires et mondains avec la marquise de Créqui, la marquise Du Deffand et le président Hénault qui soutiennent son entrée à l'Académie française.

De cette première période de l'*Encyclopédie*, avant l'interdiction et la défection de d'Alembert (1747-1759), période très certainement intense

¹ Troyes, Bibliothèque Municipale, Ms 2584, lettre du 15 avril 1746 que nous connaissons grâce à Elisabeth Badinter.

en contacts, échanges épistolaires, envois d'articles, de corrections, d'informations, il ne nous reste que la correspondance voltairienne et quelques échanges très lacunaires (Le Breton, Montesquieu, Lesage, Durival, Ratte, Louis Necker).

Le voyage de d'Alembert auprès de Frédéric II, même s'il n'a duré que trois mois, a été l'occasion de toute un 'récit' d'alembertien à Julie de Lespinasse, peu de temps avant la rupture de celle-ci avec Madame Du Defand et l'emménagement commun rue Saint-Dominique. On sait que Mlle de Lespinasse n'a voulu ni conserver les lettres de d'Alembert (celui-ci le déplore à sa mort), ni que ses lettres le soient. En bon exécuteur testamentaire, d'Alembert n'a pu qu'obtempérer. N'ont subsisté que les volumineux «portefeuilles» dans lesquelles Mlle de Lespinasse faisait copier des lettres (de Voltaire, de d'Alembert, de Frédéric II), mais aussi des vers et des pièces, sans doute destinées à être lues ou au moins partagés. Ce sont donc des extraits des lettres écrites par d'Alembert de Potsdam qui sont ici conservées et viennent grossir l'année 1763. Mais il est clair que le refus 'public' que fit d'Alembert à la proposition faite par Catherine II de venir faire l'éducation de son fils à Pétersbourg contribua à sa notoriété, tout autant que sa correspondance avec Frédéric II, et partant, à l'augmentation du nombre de lettres reçues par l'académicien-encyclopediste.

Par ailleurs, à partir de 1761, les travaux physico-mathématiques de d'Alembert paraissent essentiellement sous forme d'*Opuscles*, stratégie éditoriale que Pierre Crépel a expliquée¹ et que les responsables des premiers volumes d'*Opuscles* à paraître dans les *Œuvres complètes de d'Alembert* (Guillaume Jouve, Alexandre Guilbaud, Fabrice Ferlin) ont reliée à ses recherches en calcul intégral, en mécanique des fluides et en optique.

Tous ses correspondants faisant allusion à son obligeance bien connue, on peut penser, au-delà de la flatterie, que d'Alembert répondait à ses courriers de sollicitation du type «je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, mais j'ose espérer que...». Peut-être dans une vague intention de publication, d'Alembert s'est mis à conserver surtout à partir de 1768, au moins quelques uns de ces courriers (une centaine) dans ce qui est devenu, après passage par Condorcet et sa fille Elisa O'Connor, le manuscrit 2466 de la Bibliothèque de l'Institut.

En 1769, d'Alembert est nommé directeur de l'académie royale des sciences (nomination annuelle et dont d'Alembert ne bénéficiera qu'une fois) et secrétaire perpétuel de l'académie française en 1772. Il s'engage alors dans la rédaction des éloges des membres de l'Académie (publiés en

¹ PIERRE CRÉPEL, *République(s) des savants et stratégies de publication*, «Dix-huitième siècle. La République des sciences», 2008, pp. 115-128.

1779), fait paraître un appel à information sur ces membres, parfois mal connus. Peu de réponses semblent avoir été conservées, mais suffisent à augmenter le contingent des lettres reçues, comme les entrées de d'Alembert dans diverses académies.

Après la mort de Voltaire, en 1778, l'augmentation du courrier vers Berlin ne suffit pas à compenser la perte du patriarche.

Mais il est, me semble-t-il, une autre raison à l'augmentation du flux de lettres entre 1763 et 1776, augmentation qui serait encore plus nette si l'échange avec Condorcet était retrouvé et si la correspondance de Mlle de Lespinasse n'avait pas été détruite. Nous l'avons dit, à partir de l'été 1765, d'Alembert emménage avec Julie de Lespinasse qui a rompu avec Mme Du Deffand et a entraîné avec elle nombre des habitués de son salon. Ce salon et ses fréquentations sont assez bien connus, en particulier pour leur aspect cosmopolite. Nous allons voir, pour terminer que ce salon que l'on dit toujours «de Mlle de Lespinasse», mais pour lequel Bernardin de Saint-Pierre, dit qu'il va «chez d'Alembert»,¹ a permis à d'Alembert de voyager à travers l'Europe sans sortir de chez lui et a été la source de nombre de ses correspondances. Par ailleurs, d'Alembert avait l'habitude de servir de 'secrétaire' à Mlle de Lespinasse malade et c'est donc parfois 'à deux' qu'ils écrivaient et peut-être à eux deux qu'il était répondu, sans que ces lettres n'aient été conservées, suivant le souhait de Julie de Lespinasse. Pas de parents, pas d'enfants est une configuration qui aide à la recherche sur Google, mais n'aide pas à la conservation des manuscrits...

5. LES AMBASSADEURS ET LES VOYAGEURS

De la même façon que les lettres, attestées par d'autres correspondances mais disparues, des habitués français du salon de Mlle de Lespinasse et d'Alembert, Condorcet, Turgot, Arnaud, Suard, Chastellux, Devaines, Bernardin de Saint-Pierre ont disparu, celles des assidus d'un moment parce que parisiens grâce à leur charge diplomatique, Hume, le comte de Creutz, le comte de Fuentès, les marquis de Mora et de Villahermosa, Magallon, «le petit abbé» Galiani, Domenico Caracciolo, Louis Dutens, furent d'abord des conversations animées de la rue Saint-Dominique avant d'être des correspondants dont on déplorait l'absence. Prenons le cas de ce dernier, dont le *Dictionnaire des lettres françaises* dit que «Grand voyageur, il a contribué à répandre ce "cosmopolitisme" qui est un des caractères essentiels de la littérature et des mœurs dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle» et dont nous connaissons par d'Alembert

¹ Bibliothèque municipale Armand Salacrou, Le Havre, Fonds Bernardin de Saint-Pierre (référence abrégée par la suite en BM Havre), dossiers cx, 42 et clviii, 28.

et Lagrange le rôle dans l'édition des *Ceuvres de Leibniz* (parue en 6 volumes en 1768).¹ On sait par les *Mémoires*² de Dutens comment il avait été introduit: «Le célèbre de la Grange m'avoit mis en relation avec lui, et je ne venois jamais à Paris sans le voir. Il m'invita au cercle qu'il tenoit chez son amie mademoiselle de Lespinasse». ³ Le 26 août 1766,⁴ d'Alembert lui propose d'aller le chercher, et dès le 15 décembre, les négociations avec Dutens (reparti à Londres) à propos de la levrette blanche que désire Mlle de Lespinasse vont bon train. Alessandro Verri, frère cadet du milanais Pietro Verri (principal rédacteur du «Caffè») qui a fait connaissance de d'Alembert et Mlle de Lespinasse à son premier passage à Paris quelques mois plus tôt, fait même partie de cet arrangement complexe: «si votre retour devoit tarder encore de quelque temps, elle vous seroit très obligée de vouloir bien remettre cette petite levrette à M. le comte Very, gentilhomme milanais, qui est actuellement en Angleterre, d'ou il doit revenir bientôt en France». Alessandro Verri, déjà bien embarrassé d'un Beccaria déprimé et malade,⁵ ne put certainement pas faire la commission, puisque la lettre suivante du 26 février 1767, propose cette fois-ci le duc de Lauzun en convoyeur de levrette blanche.

Si Alessandro «parti milanais et revenu européen» comme le lui dit Pietro, pouvait lui écrire: «Pour voyager avec profit et trouver des correspondants utiles et honorables, il faut faire de bonnes connaissances, et quelques autres [...] Celui qui négligerait de se gagner de pareils correspondants voyagerait comme une malle»; il semble bien que d'Alembert, «flambeau de l'Europe»⁶ et Mlle de Lespinasse aient su, en voyageant à travers leurs hôtes, devenir européens sans bouger de chez eux.

¹ Dans la première lettre que nous ayons à Dutens (Bibliothèque Estense à Modène, Autografoteca Campori, du 19 mars 1765), d'Alembert signale une épître de Leibniz à Nicolas Remond et une lettre de Leibniz à Varignon qu'il a déjà envoyé à Lagrange. Puis Lagrange recommande Dutens de passage à Paris à d'Alembert par une lettre du 6 septembre.

² *Mémoires d'un voyageur qui se repose; contenant des anecdotes historiques, politiques et littéraires, relatives à plusieurs des principaux personnages du siècle*, 3 vol., Paris, Bossange, Masson et Besson, 1806.

³ JOHN PAPPAS, *Sur une petite levrette blanche: lettres inédites de d'Alembert et de Julie De Lespinasse à Louis Dutens*, «Dix-huitième siècle», n° 26, pp. 227-237. Il s'agit là des neuf lettres de d'Alembert conservées à Londres, aux Archives Coutts.

⁴ J. Pappas a publié cette lettre sans la dater, mais la lettre datée seulement d'un «ce mardi matin» est datable par l'allusion à la présentation d'un ouvrage de Dutens à l'académie des sciences, le «samedi suivant», «la séance du mercredi n'ayant pas lieu»: l'ouvrage ne peut être que les *Recherches sur l'origine des découvertes attribuées aux modernes*, 2 vol., 1766, présentés à l'académie le samedi 30 août 1766, la séance du mercredi 27 août ayant exceptionnellement été annulée.

⁵ Lire le passionnant *Voyage à Paris et à Londres, 1766-1767*, échange épistolaire entre Pietro et Alessandro Verri, trad. française, éd. Laurence Teper, Paris, 2004, *Viaggio a Parigi e Londra (1766-1767) Carteggio di Pietro e Alessandro Verri*, ed. Gianmarco Gaspari, Milan, Adelphi, 1980.

⁶ C'est ainsi que le baptise le chevalier de Roubin (1715-1793), dans une lettre du 21 août 1773, où il lui transmet des remarques sur le calcul des longitudes, faites alors qu'il naviguait sur la Baltique avec le régiment dont il était lieutenant.

